

ALLOCUTION

Prononcée par le Général GOURAUD

Devant le Monument

Aux MORTS des ARMEES de CHAMPAGNE

Dans la nuit du 14 et 15 Juillet 1928

A l'occasion du

DIXIEME ANNIVERSAIRE

De la Bataille du 15 Juillet 1918



Extrait de « LA JOURNEE DU 15 JUILLET 1918 »

« LA VICTOIRE »

Du Capitaine P. WAENDENDRIES

Cette belle nuit de juillet est bien la même nuit qu'il y a dix ans ; celle-là à peine troublée vers 21 heures par le coup de main historique du Mont-Sans-Nom. Je n'ai jamais eu d'impression plus profonde de la beauté du silence et du calme des campagnes de France que dans ces jours et ces nuits de la mi-juillet 1918 qui précédèrent la bataille. Les moissons étaient superbes, un clair soleil éclairait les bois et les plaines, les nuits étaient sereines.

Mais si l'on mettait l'oreille contre terre, on distinguait du côté allemand une sorte de roulement lointain, le roulement de tous les chemins de fer à voie large ou à voie étroite, de tous les wagonnets et camions qui venaient accumuler derrière le front les hommes, canons, munitions et vivres nécessaires à une formidable offensive.

De notre côté, c'était dans les tranchées une activité silencieuse pour prendre le dispositif d'alerte, c'est-à-dire pour reporter, en application de la tactique du Général Pétain, le gros de l'Armée sur la position de résistance choisie à 3 kilomètres en arrière, hors de portée du gros de l'artillerie et des minenwerfer, et pour occuper les postes avancés qui formaient devant cette position un échiquier de petits fortins croisant leurs feux.

Dans la nuit du 14 au 15 juillet, c'était la troisième fois que nos hommes prenaient ce dispositif d'alerte : depuis la fin juin, en effet, de nombreux indices, en particulier l'interrogatoire des prisonniers que nous faisons dans de multiples coups de main, nous avaient indiqué que l'orage s'amoncelait sur les plaines de Champagne. Le Maréchal Pétain avait, dès le début de juillet, commencé à nous envoyer les renforts d'infanterie et d'artillerie nécessaires.

Derrière cette activité sourde des deux adversaires dans ce dédale de tranchées, d'abris et de boyaux de ce vieux front où l'on avait tant travaillé pendant quatre ans, la France, ses alliés, le monde entier attendaient avec espérance ou avec angoisse.

C'est que l'année 1918 avait mal débuté.

Depuis que l'Allemagne avait fait passer dans un wagon plombé Lénine et Trotski en Russie, pour empoisonner et ruiner ce grand pays, les Bolchevicks vainqueurs n'avaient eu qu'une pensée : détruire la vaillante Armée russe, dont deux brigades avaient si brillamment combattu ici même en décembre 1916, pour ensuite abandonner les Alliés et conclure la paix à tout prix.

Dès lors, l'ennemi libre de reporter une centaine de divisions du front russe sur le front français, veut terminer la guerre avant que l'Amérique n'ait le temps de former ses armées et d'arriver. Il croit avoir les moyens de nous écraser pour nous enlever encore, comme en 1871, un lambeau de territoire et des milliards.

Et c'est le 21 mars la percée du front anglais en direction d'Amiens ;

Le 27 mai, la VI^{ème} Armée française est refoulée jusque la Marne ;

Le 9 juin, la III^{ème} Armée perd encore une quinzaine de kilomètres.

Et l'on en vient à se demander si l'ennemi n'a pas trouvé un système d'offensive tellement puissant qu'il n'est pas possible de le briser sur place.

Dans l'attente anxieuse d'un nouveau choc, les mères, les épouses de France, là-bas à travers les villes et les villages, avaient, dans cette nuit de juillet, leur âme tendue vers le front, et celles qui avaient gardé leur foi chrétienne priaient.....

L'ennemi avait fixé au 15 juillet la date de son attaque suprême, le *Friedensturm*, l'Assaut de la Paix. La Paix !... la sienne !... Toute l'Armée allemande le savait. Nous prîmes le lendemain de la bataille, sur le cadavre d'un jeune lieutenant, son carnet qui se terminait par cette phrase : « C'est enfin demain ce grand jour où les Armées allemandes s'élanceront pour la dernière fois à l'assaut jusque la victoire ! »

Il avait secrètement massé sur le front de Champagne, quinze de ses meilleures divisions et une artillerie formidable. Son attaque s'étendait à l'est comme à l'ouest de Reims. Il espérait atteindre la Marne des deux côtés de la ville et de la montagne, passer la rivière et dès lors prendre d'une part à revers tout notre front de l'est, à commencer par Verdun, et d'autre part descendre à cheval sur la Seine *nach Paris* !

Mais dans ses plans orgueilleux, il n'avait pas prévu l'héroïsme de la IV^{ème} Armée.

Oh ! Mes braves soldats ! Poilu qui comptiez un, deux, trois, quatre ans de guerre, qui aviez connu tant de fois le choc déprimant des gros bombardements, des marmitages comme on disait, et l'impression poignante de l'heure H, quand il fallait sortir de la tranchée à découvert dans les rafales d'obus et de mitrailleuses ; et vous, jeunes classes qui étiez venues combler les vides, reformer les rangs, vous particulièrement, admirable classe 1918 : tous braves, fermes, décidés, confiants, de cette admirable confiance qui, du chef au soldat, nous avait ancrés dans la conviction qu'on avait bien pu être enfoncé ailleurs, mais qu'on ne le serait pas en Champagne.

Les divisions qui, de la gauche à la droite, allaient recevoir le choc des 15 divisions allemandes, étaient au nombre de 7 : 163^{ème}, 124^{ème}, 132^{ème}, 170^{ème}, 13^{ème}, 43^{ème}, 161^{ème}, auxquelles était venue s'adjoindre la vaillante 42^{ème} Américaine, la *Rainbow Division*.

Quand le maréchal Pétain, au lendemain de la bataille, vint nous féliciter et me demanda quels étaient les corps qui méritaient davantage une récompense, je ne pus que lui répondre que tous les régiments engagés avaient tenu comme des murs, n'avaient pas rompu d'un pas et méritaient tous une citation. Et le Maréchal me les accorda.

Mais entre tous ces braves, la palme la plus belle du sacrifice et de la gloire revient aux postes avancés qui, sachant que l'Armée livrait sa bataille à 3 kilomètres en arrière, sont restés sur place pour avertir de l'assaut. Imaginez-vous la force d'âme, la fidélité au devoir qu'il a fallu à ces héros. Prenons un de ces petits postes de 20 à 30 hommes, commandés par un officier ou un sous-officier. Tout à l'heure les camarades de la compagnie, du bataillon étaient là. Ils viennent de partir vers l'arrière silencieusement et la tranchée paraît vide. Sans doute ils sont bien encerclés de fils de fer barbelés ; ils ont leurs mitrailleuses, leurs grenades, leurs réserves de munitions, de vivres, de l'eau ; mais l'isolement, la nuit les oppressent. La bataille sera-t-elle pour cette nuit ?

ONZE HEURES TRENTE : La contre-préparation d'artillerie française commence ; c'est donc pour ce soir. Mais le front allemand reste encore silencieux...

MINUIT DIX : Il s'allume... Les canons de tous calibres, les *Minenwerfer* déversent sur ces premières lignes le terrible marmitage des grandes offensives. La terre fume, le gaz prend à la gorge ; il faut mettre son masque, mais les yeux restent ardemment fixés sur la mince ligne qu'est la tranchée allemande.

QUATRE HEURES VINGT : L'ennemi sort et s'élançe. Aussitôt par fusées, par pigeons, par téléphone enterré, le petit poste signale l'attaque et il se met au travail : à coup de fusils, de grenades, de mitrailleuses, il force les fantassins ennemis à quitter la plaine et à s'enfoncer dans les boyaux. Chaque poste est un petit fort qu'il faut prendre ou arriver à tourner à travers les feux croisés. L'infanterie allemande perd du temps : le torrent se brise en mille ruisseaux ; l'attaque est décollée de son barrage d'artillerie qui marche à son allure automatique. Quand plus tard elle vient se heurter à la position de résistance, son effort est dissocié et se brise sur un mur inébranlable. Alors les vagues successives s'accumulent les unes sur les autres et cette masse de troupes se trouve livrée à découvert au feu terrible de nos mitrailleuses et de notre artillerie.

L'Histoire célèbre le dévouement du Chevalier d'Assas. Combien de milliers de d'Assas la IV^{ème} Armée comptait-elle dans cette journée historique de 1918 !

Honneur et gloire à tous ces braves. A quoi eussent servi les fortifications et les fils de fer accumulés, les renforts reçus et les artilleries cachées, et les obus entassés, et le piège tendu à l'ennemi, sans la volonté de vaincre ou de mourir qui les animait.

Vous savez que la bataille du 15 juillet a été le tournant de la guerre, puisque de ce tremplin s'élança dès le 18 la contre-offensive des Généraux Mangin et Degoutte et que dès lors la victoire resta fidèle à nos drapeaux.

Ce ne sont pas seulement les morts du 15 juillet qu'honore le monument au pied duquel nous sommes réunis. C'est au nord de Suippes qu'en 1914, après la bataille de la Marne, nous nous heurtâmes de nouveau aux Allemands. C'est plus à l'est, sur la butte du Mesnil, que fut entamée l'offensive de février et de mars 1915. C'est ici que le 25 septembre de la même année, l'attaque des II^{ème} et IV^{ème} Armées parvint jusqu'à Navarin et jusqu'à Tahure et faillit percer le front. Plus à l'ouest, ce fut en avril 1917, l'enlèvement des Monts

de Moronvilliers et puis tant de combats, de coups de main, de bombardements, de vagues de gaz qui ensanglantèrent constamment les buttes de Champagne.

Enfin, en septembre 1918, la IV^{ème} Armée recevait l'ordre d'attaquer et de briser ce front qu'elle avait su si bien défendre en juillet. La bataille commença le 26 septembre en même temps que le Général Pershing et les divisions américaines attaquaient à notre droite dans l'Argonne. Rude bataille qui nous livra d'un coup, dès la première journée, toutes les buttes : l'Epine de Védegrange, Navarin, le Mont Muret, Tahure, la butte du Mesnil, la Main de Massiges, mais où l'ennemi nous disputa âprement le terrain dès que nous fûmes entrés dans la zone de grand combat, de l'autre côté de la Py et de la Dormoise. Sainte-Marie-à-Py, Sommepey, Aure, Gratreuil, Séchault, le Blanc-Mont avec la brave 2^{ème} Division américaine, Saint-Etienne-à-Arnes, Orfeuil, Liry, Binarville, furent témoins des luttes les plus violentes.

Enfin le 9 octobre, l'ennemi s'avouait vaincu et se repliait. Le 18 nous passions l'Aisne à Vouziers. Le 1^{er} novembre nous enlevions l'Argonne en une seule journée de combat et ce fut plus, jusqu'au 11 novembre, qu'une poursuite ardente et victorieuse où chaque journée délivrait quelques kilomètres du sol national et mettait dans nos mains des prisonniers, des canons, des mitrailleuses. Le 8 novembre nous rentrions dans Mézières et dans Sedan ; le 10 nous passions la Meuse. Seul l'Armistice était capable d'arrêter nos soldats.

A tous ces braves des Armées de Champagne qui firent à la Patrie le sacrifice suprême, qui donnèrent si généreusement leur vie pour que la France ne fût pas asservie, il fallait élever un monument qui raconte leur gloire. Aujourd'hui chacun de nous met un nom, un visage, plusieurs parfois, au milieu de l'héroïque foule anonyme que le groupe là-haut symbolise. Mais un temps viendra où nous aurons tous disparu : il fallait qu'un monument durable et émouvant enseigne aux générations à venir les deuils et les gloires de la Grande Guerre.

Ici comme à Dormans, à Verdun, à Lorette, à l'Hartmannwillerkopf, comme devant tous les monuments élevés à nos Morts dans nos villes et dans nos villages, elles puiseront l'amour et la fierté de la Patrie, la volonté de la servir avec le même dévouement que leurs pères ont mis à la défendre, pour qu'Elle continue de vivre libre et de prospérer dans la Paix et l'Honneur.

